

## Respirer

J'avais dix ans et ce soir là mon enfance m'avait quitté. C'était en juillet soixante neuf. Deux jours plus tôt, j'avais passé ma première nuit blanche à regarder Neil Armstrong et Buzz Aldrin marcher sur la lune. J'avais été un peu déçu, l'image était mauvaise. Je n'avais vu que deux étranges fantômes sautillant dans le brouillard. Le surlendemain s'était donc produit cet incident, qui allait changer le cours de ma vie, insidieusement. Pour le dîner, nous avions mangé des rognons de veaux flambés au cognac et des petits pois frais. Et après le repas, pendant que maman et ma frangine allaient promener le chien, il avait voulu me parler. Alors je l'avais écouté, bien obligé. Il s'était resservi un verre de vin avant de se mettre à dire des choses bizarres. Il avait raconté la guerre, la sienne ; une guerre qui cachait encore sa vraie nature, à l'époque. Il avait été question de corvées de bois et de gégène, de baignoires et de balles dans la nuque.

Je n'avais pas vraiment tout compris, sauf l'histoire de la baignoire. Ce qu'il faisait avec moi, c'était juste avec le lavabo, mais c'était un peu pareil, je crois. Quand je ne pouvais plus respirer, quand l'eau glacée entraît dans ma gorge et que j'étouffais ; et qu'il y avait sa main sur ma nuque pour que ça dure longtemps, juste un peu trop longtemps. Alors, j'avouais tout, même ce que je n'avais pas fait, pour que ça s'arrête, pour recommencer à respirer... On ne s'en rend pas compte quand on est gamin, on trouve ça naturel, mais respirer c'est important.

Par la suite, de temps à autre, il a continué à faire de moi son confident, à se servir du lavabo aussi. Et j'ai découvert, ailleurs que dans les livres d'histoire, ce qu'est un criminel de guerre. Je n'en ai jamais parlé à personne. Mais c'est le genre de secret qui empêche de se tenir vraiment droit, de respirer à pleins poumons. La honte est une chose très contagieuse parfois. J'aurais vraiment préféré qu'il garde ça pour lui. J'aurais préféré avoir un vrai papa et rester un enfant encore un peu. Mais tant pis, c'était il y a longtemps.

L'autre jour, un médecin de l'hôpital militaire m'a appelé au bureau. D'une voix neutre, il m'a expliqué que si je voulais revoir mon père, il me fallait faire vite, très vite. Il a parlé d'une septicémie, d'artères bouchées, d'autres choses encore auxquelles je n'ai guère prêté attention. J'ai répondu que je viendrai dans l'après midi et, après avoir raccroché, je me suis replongé dans le dossier sur lequel je travaillais. Mais je n'ai plus réussi à me concentrer, trop d'images du passé remontaient à la surface, comme des noyés d'entre deux eaux. Alors, je suis allé voir mon chef, je lui ai expliqué pour mon père et j'ai pris mon après midi. Il a trouvé cela contrariant, j'ai acquiescé.

Je n'ai pas réussi à franchir les grilles de l'hôpital. Je suis resté sur le trottoir à griller une cigarette, avant de rebrousser chemin jusqu'au premier bistrot. Histoire de trouver un peu de courage, j'ai commandé un whisky et encore un autre. J'ai pensé à ce passé révolu, en écoutant le cliquetis des glaçons au fond du verre, en essayant vainement de me souvenir de bons moments passés en sa compagnie. Au moins deux ans que je ne l'avais pas revu, un coup de téléphone de loin en loin, Fête des pères, Nouvel An, le minimum syndical. De toute façon, nous n'avions jamais eu grand-chose à nous dire. Chacun de nous avait raté sa vie dans son coin, voilà tout. Je dis deux ans, mais je ne suis plus très sûr. Un jour, il était venu en ville pour des examens médicaux dans ce même hôpital, ça n'allait déjà pas très fort. On avait déjeuné avec un lance-pierre, un lance-pierre sacrément efficace, apéritif et café compris ça n'avait pas pris plus d'une heure. A la tête qu'il faisait, j'avais eu le sentiment qu'il voulait me parler. Alors je m'étais méfié, et j'avais inventé un rendez-vous urgent pour écouter ce tête à tête. Nous ne nous étions plus revus depuis.

J'ai commandé un troisième verre. En le posant au coin du bar, la serveuse m'a demandé si j'allais bien. Je lui ai dit que oui, que ce n'était pas bien grave, juste mon père en train de mourir de l'autre côté de la rue, et j'ai montré l'hôpital d'un geste vague. Elle m'a regardé avec un drôle d'air, et n'a plus semblé avoir envie de se préoccuper de mon sort. Elle ne pouvait pas savoir.

Une fois passées les grilles, j'ai été détourné du droit chemin par un tilleul vénérable et ses grosses fleurs blanches, qui m'ont aguiché à grandes bouffées de parfum dans les narines. Un petit banc très accueillant avait pris soin de s'installer juste au pied de l'arbre, une sorte de conspiration en quelque sorte. Je n'ai pas su résister. Dans les branches et tout autour, une multitude de moineaux effrontés piaillaient de bon cœur. Et juste à côté de moi, perchées au sommet d'un buisson, deux mésanges élégantes et discrètes témoignaient du bonheur de vivre. C'était un après midi de printemps exemplaire et modeste, à rendre verts de jalousie la plupart de ses semblables ; les oiseaux appréciaient en connaisseurs. Je suis resté assis sur le banc le temps d'une cigarette, et je me suis surpris à penser qu'une touche manquait au tableau, une chose insignifiante et essentielle. Cela m'a tracassé quelques instants, puis la solution s'est imposée à moi, évidente. J'ai eu beau chercher, pas l'ombre d'une hirondelle dans le ciel, de quoi rendre un peu morose un après midi de printemps digne de ce nom. D'ailleurs, à cet instant, un petit nuage a jugé bon de provoquer une averse minuscule, quelques dizaines de gouttes tout au plus. Peut être voulait-il aussi me rappeler aimablement, que je n'étais pas venu ici pour rêvasser le nez en l'air. Alors, je me suis levé.

A l'accueil, j'ai demandé où trouver mon père. On m'a envoyé au quatrième étage, en m'indiquant un numéro de chambre que j'ai oublié tout aussitôt. J'ai emprunté l'escalier avant d'atteindre le service de *Médecine B*. Une jeune infirmière est venue à ma rencontre précédée par son sourire ; un très beau sourire parfaitement assorti à cette splendide journée de printemps, pour ainsi dire ton sur ton. Mais il disparut à l'annonce du nom de mon père. Elle m'accompagna jusqu'à sa chambre. Et devant la porte encore close, elle me dit, dans un chuchotement, qu'il allait bientôt nous quitter.

Quand nous sommes entrés, j'ai d'abord cru à une erreur de chambre, tant il avait changé. Recroquevillé dans un lit beaucoup trop grand, il dormait en marmonnant des choses incompréhensibles. Il tremblait légèrement, le front couvert de sueur, et une odeur âcre montait du lit, déjà un peu celle de la mort. Mes jambes aussi se sont mises à trembler, alors je me suis assis pendant que l'infirmière prenait son pouls. Et après m'avoir adressé un sourire de fin d'automne, elle m'a laissé seul avec lui. Il est resté longtemps endormi. Je me levais de temps à autre, afin de m'assurer qu'il n'était pas mort. À le voir si fragile, je me suis demandé comment cet homme avait pu m'effrayer à ce point, jusqu'au plus profond de mes cauchemars. Soudain, il s'est redressé dans son lit et a regardé autour de lui. Sans me reconnaître il a saisi mon bras et, d'une voix faible, m'a demandé de le protéger d'hommes en armes venus pour le tuer.

L'effort avait dû être trop violent. Il est retombé sur son oreiller, les yeux grands ouverts, et je suis resté là ne sachant trop quoi faire. L'espace d'un instant, j'ai presque eu pitié de lui. J'ai souhaité qu'il n'y ait rien après, à cause des types qui l'attendraient certainement à son arrivée ; tous ceux qui étaient passés entre ses mains, qui en avaient bavé par sa faute. Et dans ce cas, la grande explication risquait d'être sévère.

Et puis, il s'est mis à faire de drôles de bruits. Il semblait avoir du mal à respirer. J'ai saisi le truc qui pendait près de sa tête pour appeler les infirmières en cas d'urgence, mais je n'ai pas sonné. J'ai attendu. L'occasion m'était offerte de lui faire comprendre ce que ça signifie d'étouffer, à quel point c'est douloureux et terrifiant ; sans même avoir besoin d'un lavabo ou d'une baignoire. Je l'ai laissé chercher en vain de l'air tout autour de lui, me fixer

avec son visage déformé par la peur. Le genre de masque que me renvoyait le miroir, quand il me sortait la tête de l'eau, avec cette impeccable terreur inscrite dans mon regard.

Avec ses lèvres cherchant à happer l'air et ses yeux vitreux, il m'a fait penser aux carpes que pêchait mon grand père, lorsqu'elles étaient posées sur l'herbe au bord de l'étang. À la différence près que de voir étouffer ces pauvres poissons, ça me rendait vraiment triste. J'avais une vague idée de ce qu'ils enduraient. Après, ils se prenaient un grand coup sur la tête, avec un bout de bois fait tout exprès pour ça, patiné par des générations de crânes de poissons, et c'était fini. Mais là, debout à côté du lit, à voir mon père ouvrir et refermer la bouche, telle une pauvre carpe sortie de son étang, je ne ressentais rien, sinon ce désir pitoyable et vain de me venger.

Il a continué à s'agiter dans son lit, de plus en plus faiblement. Et je crois que tout au bout de son apnée, il a fini par me reconnaître, comme faisant partie de ces hommes venus pour le tuer. J'ai dû attendre un peu trop longtemps, il n'y a pas eu de dernier souffle. On n'est vraiment pas grand-chose, quand on ne peut pas respirer. Le calme est revenu tout à fait et on est resté là ; lui la bouche ouverte, et moi à ne rien ressentir.

Je me suis dirigé vers la fenêtre pour profiter de la beauté du parc, juste en dessous de moi. Il y avait les arbres et tout ce petit peuple vaquant à ses occupations au milieu des feuillages vert tendre. Et en levant les yeux, je les ai vues, se poursuivant sur fond de ciel bleu ; deux petits boomerangs noirs et blanc aux trajectoires parfaites. Elles étaient enfin de retour. Je me suis dit que rien ne surpasserait jamais une belle journée de printemps, avec quelques hirondelles en guise de ponctuations dans l'azur, et j'ai pleuré.